LA [illegible]
Sentier—No. 75 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 15 JUILLET.

Causerie Scientifique.

Physique et hygiène; conférence sur l'art de se peser.—Les pèses d'amateur.—L'homme-balance.—Poids de l'homme.—Poids du matin et poids du soir.—Comptabilité du corps humain.—La recette et la dépense; gains et pertes.—Influence de la respiration et des différentes fonctions organiques sur le poids.—Poids d'été, poids d'hiver, poids par brouillards, par bourrasques, par beau et mauvais temps, etc.—Action du soleil et de la lune sur le poids.—Les gens maigres et les gens gras.—Engraissement par l'eau claire.—Salaison pesant lesquelles on engraisse et pendant lesquelles on maigrit.—Diagnostics à déduire des indications de la balance.—La densité du corps humain.—Applications thérapeutiques.

Un certain nombre de personnes intelligentes de tout sexe et de toutes nationalités ont pris la louable habitude de se peser périodiquement. C'est une habitude excellente que nous élèverons volontiers à la hauteur d'une pratique utile. Malheureusement, on ne se pèse trop souvent que d'illusions, quand on s'imagine que pour se peser il suffit de s'asseoir tranquillement sur le plateau d'une bonne balance. Oh! la routine! On s'est assis, la balance s'incline et on est satisfait. Voilà le tort: on fait bien les choses ou on ne les fait pas du tout. Une fausse pesée peut avoir de véritables inconvénients; je demande la permission de démontrer que la majorité ne sait pas se peser; n'apprend on pas à tout âge?

Si l'on installait un homme à demeure sur le plateau d'une balance, l'appareil ne cesserait d'osciller jour et nuit, ce qui équivaut à dire que, contrairement à une opinion assez répandue, le poids de l'homme varie en quelque sorte à chaque instant. Il n'est plus à midi ce qu'il est à six heures du matin, ni à neuf heures du soir ce qu'il est à trois heures de l'après-midi. Les échanges que fait sans cesse le corps humain avec le monde extérieur le contituent tantôt en perte, tantôt en gain; la comptabilité du corps est assez complexe. Nous absorbons, mais nous perdons, et nous absorbons très inégalement, comme nous perdons de même très inégalement. La recette et la dépense varient continuellement, il est tout simple que la balance qui traduit le résultat à nos yeux oscille à chaque instant dans un sens ou dans l'autre. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui qui va se peser le matin n'obtient absolument que son poids du matin; pas d'illusion, s'il veut plaire! et il peut y avoir entre le résultat du matin et le résultat du soir plus d'une bonne livre de différence, plus d'un kilogramme souvent, si le sujet a beaucoup travaillé, beaucoup mangé ou beaucoup bu. Il n'est pas de tout aussi commode qu'on le croit de déterminer son véritable poids.

Quel poids adopter, celui du corps avant déjeuner, celui du corps après déjeuner, celui du réveil, celui du coucher? On le voit, nous avons à notre disposition une grande variété de poids! On n'y regarde pas de si près, et le premier poids venu marqué sur la balance est considéré comme le bon. Il est clair qu'à une demi-livre et même à une livre près, on peut se dire qu'il n'y a pas grand inconvénient à se tromper sur sa peau. Au contraire, cette petite erreur obligatoire n'est pas sans satisfaire à la fois les personnes maigres ou grasses. Une demi-livre, une livre de variation en deux jours; jugez donc! On peut dire: "J'ai maigri d'une livre; j'ai engraissé d'une livre." Et les maigres comme les gras s'en vont enchantés de la balance!

Ah! s'ils reconnaissaient à des heures différentes, quel désenchantement! le poids serait revenu, à quelques grammes près, à ce qu'il était au moment de la première pesée.

Et puis quand on se pèse, qu'est-ce qui se dédie de ses vêtements, de ce que l'on a dans sa poche? On a des habits lourds, des habits légers; on a un porte-monnaie avec de l'or, on de l'argent ou des sous, on a de petites clefs, de grandes clefs, des clefs surnuméraires, etc. La balance n'y regarde pas de si près; elle traduit tout en grammes, en hectogrammes, en kilogrammes. L'homme, c'est tant de kilogrammes; la définition en moins ne manque pas de précision.

Je me souviens d'un original qui ne manque jamais de se peser avant et après son bain. Le poids du corps varie considérablement avant et après l'immersion dans l'eau, la vapeur ou l'air chaud. On gagne en poids après un bain froid, on perd après un bain très chaud; on reste stationnaire dans un bain dont la température est voisine de celle du corps. Lorsqu'on reste une demi heure dans une étuve sèche à 70 degrés ou même à 90 degrés, la sudation devient très énergique, et l'on peut perdre en poids près de 900 à 1300 grammes. Or longtemps mon baigneur à balance constata ce résultat incompréhensible qu'il pesait presque toujours plus après la sudation qu'avant; il gagnait du poids en suant: il venait à l'étuve pour se faire maigrir et il engraissait!

Il devait avoir erreur: elle sautait aux yeux, mais ne sait pas se peser qui veut. Le sujet se pesait nu en pénétrant dans l'étuve; après la douche, bien enveloppé pour ne pas se refroidir, il recommençait la pesée, et dès 59 kilog. 400 gr. il passait brusquement à 60 kilog. 100 gr. Il oubliait le peignoir en tissu-éponge qu'il avait sur le dos et que se gardait bien d'oublier la balance. Ainsi bien souvent on engraisse ou on maigrit au delà de toutes limites en quelques heures, soit que l'on ait bû ou mangé plus ou moins.

Après tout, qu'importe! dira t-on; l'erreur ne fait de mal à personne.—Pardon! Quand on se pèse, c'est que évidemment on a intérêt à se peser; on veut en tirer un renseignement. Elle à l'état de la santé généralement on fera peut-être même aussi bien de consulter aussi souvent la balance que son médecin, je n'ose dire plus souvent; j'ai beaucoup d'amis hypocondres. Il est même dans certaines affections, très important de savoir exactement son poids au jour le jour. L'emploi de la balance n'est pas assez généralisé; tout le monde y trouverait son compte. Les enfants au berceau ont jusqu'ici le monopole des pesées; il serait bon d'étendre ce privilège aux grands enfants. Mais, encore une fois, il faut se peser sérieusement. Comment faire? adopter simplement des pesées comparables, c'est à dire choisir, par exemple, le poids du matin, au lever, se peser nu ou avec le même peignoir bien sec avant le repas; recommencer, s'il y a doute, le soir avant de dîner; prendre des moyennes; en un mot se placer sans cesse, pour la pesée, dans les conditions les plus identiques possibles. Autrement, on ne saurait obtenir que des poids illusoires. N'est-il pas clair que celui qui vient de manger et de boire plus de un kilogramme de substance pèsera un moins un kilogramme de plus après le repas qu'avant? Nous perdons de la substance par la respiration, par les sécrétions, par la transpiration, etc. Généralement encore, on pèse moins après une course, après une demi-heure de gymnastique ou d'armes. L'homme installé sur une balance est donc dans un perpétuel mouvement d'oscillation, même qu'il est assis et inoccupé: la respiration après le repas et bien d'autres sources de perte le feront diminuer de poids, forcément, et le tiédo de l'instru ...dront inclinera de plus en plus. La recette et la dépense varient d'heure en heure; il y a, pour le poids de l'homme, des maximums et des minimum quotidiens; il existe des variations diurnes, des variations mensuelles, des variations saisonnières; le poids varie avec la position du soleil et de la lune dans l'espace; il varie avec l'état du temps, avec les circonstances météorologiques.

C'est paradoxal de prime-bord, et cependant c'est rigoureusement exact; nous ne pesons pas le même poids moyen par beau temps et par mauvais temps. Nous avons le poids des tempêtes et le poids du ciel bleu, le poids des journées brumeuses. L'homme-balance pourrait faire un excellent pronostiqueur du temps. C'est une profession ignorée bien à tort, et que l'on peut recommander aux personnes embarrassées d'elles-mêmes.

La respiration et la perspiration (respiration insensible par la peau) se font d'autant mieux que le temps est sec et froid; les pertes varient dès avec l'état de l'atmosphère. Quand l'air est humide, nos capuchons en poids très sensiblement. La balance nous dit tout cela. Nous engraissons par les hivers humides et par les étés chauds, contrairement à l'opinion qui nous fait maigrir quand la température s'élève. L'état hygrométrique de l'air exerce, en effet, une influence prépondérante sur le poids, en accélérant ou en diminuant les échanges organiques, les sécrétions, etc. Il n'y a pas de règle sans exception, bien entendu; mais, en général, la saison chaude fait engraisser, et la saison froide fait maigrir. On maigrit comme nous ne dépensons presque rien pour maintenir le corps à sa température normale, nous gagnons plus que nous ne brûlons; puis nous buvons. Et, par suite d'un phénomène encore assez mal expliqué, boire, c'est se faire engraisser; les liquides ont la curieuse propriété de pousser au développement du tissu adipeux. Rien n'engraisse comme la bière et même l'eau claire. Les animaux de boucherie auxquels on donne beaucoup à boire engraissent à vue d'œil. Les tissus s'engorgent de liquide, et forcément on augmente le poids.

Le poids n'est nullement synonime de force; plus les tissus s'imbibent et moins l'organisme conserve d'énergie; on s'affaiblit en buvant beaucoup. Mais peu de faibles résistent à la soif, et elles, en engraissant, s'affaiblissent. En hiver, au contraire, il faut chauffer l'organisme; on mange davantage; en revanche, on dépense plus pour maintenir la température du corps à son degré normal. On boit moins, et les pertes l'emportent sur le gain; on maigrit. Nous sûgraissons si, gain; on maigrit. Nous sûgraissons si, toutes choses égales d'ailleurs, nous brûlons moins de la substance ingérée; or, la fumée du corps humain qui sort par la bouche peut nous servir de critérium. Si notre cheminée lance dans l'air moins d'acide carbonique et d'eau, c'est que le foyer intérieur est moins actif. Or on a constaté, balance en main, que nous commençons à exhaler moins d'acide carbonique dès le mois d'avril; la quantité exhalée va en diminuant notablement en juillet et août jusqu'en septembre, elle atteint son minimum vers l'équinoxe; puis elle augmente graduellement à partir d'octobre. Ces résultats ont encore été confirmés dernièrement par les observations du médecin en chef d'une maison de correction en Angleterre. Cet expérimentateur a pesé en neuf ans quatre mille individus. Il est arrivé aux conclusions suivantes: Pendant les mois d'hiver, le corps perd de son poids; cette perte varie dans un rapport qui va en croissant; les changements des gains aux pertes et des pertes aux gains sont subits, et ont lieu dans le premier cas en septembre, dans le second en avril. La théorie et l'expérience semblent donc bien s'accorder pour montrer que le corps humain gagne en poids en été et perd en poids pendant l'hiver.

La balance, bien consultée, peut chaque jour nous renseigner sur l'état de l'organisme, sur les modifications internes, sur l'activité des combustions respiratoires, sur le bon fonctionnement des organes. Il faut se défier de soi quand, dans l'état de santé, on voit le plateau s'incliner du côté du corps; les sécrétions peuvent perdre de l'activité; nos organes peuvent se surcharger d'un poids inutile qui gênera nos mouvements, exigera plus d'efforts stériles et nous enlèvera de la chaleur qui aurait servi à accroître nos forces. Il importe alors de modifier le régime alimentaire, d'augmenter l'exercice musculaire, de se livrer à un véritable entraînement jusqu'à ce que l'équilibre se rétablisse.

L'augmentation du poids comme la diminution peuvent être tous les deux des signes de santé; tout dépend de l'état de l'organisme et de l'âge du sujet, des phases maladives qui viennent d'être traversées. Aussi, non seulement il faut apprendre à se peser, mais encore il est nécessaire d'apprendre à bien interpréter les indications de la balance. Ainsi, il arrive souvent que des personnes obèses, après quelques mois de régime sévère et d'entraînement, augmentent en poids, bien qu'elles semblent maigrir, ce qui paraît, de prime-abord, incompatible. Elles nient les bienfaits de l'entraînement et se refusent à continuer plus longtemps le traitement. Il importe essentiellement de faire remarquer que l'on peut maigrir et gagner en poids, et inversement engraisser et perdre en poids, dans certaines limites, bien entendu. On confond beaucoup trop, en médecine, le volume du corps, et son poids. Une vessie que l'on gonflera plus ou moins avec de l'air aura sensiblement le même poids toujours, et cependant son volume variera considérablement. De même, le tissu adipeux qui pèse peu pourra gonfler le corps humain, accroître son volume sans modifier beaucoup le poids; il pourra même prendre de l'extension aux dépens du muscle, et on aura remplacé une substance pesante par une substance moins pesante; on aura accru le volume et diminué le poids. La densité variable caractéristique du bon état des organes, ce n'est pas le poids, c'est la densité, la plus grande masse accumulée sous le plus petit volume possible. L'homme tendre à augmenter son poids et à diminuer son volume; en langage ordinaire: à développer son système musculaire au détriment de la graisse. Le tissu laire au détriment de la graisse. Le tissu perd en mollesse et devient ferme. Il ne faudrait donc pas, comme on le professe aujourd'hui, se contenter rigoureusement de ses pesées pour porter un diagnostic sérieux; de temps à autre il serait très utile de s'inquiéter des variations simultanées de poids et de volume, de déterminer en un mot la densité du sujet.

Le poids peut être donné par la balance; quant au volume, on peut le déterminer plus facilement qu'on ne le pense par une simple immersion du corps dans une baignoire à ajutage servant de déversoir. Le sujet, en s'immergeant dans l'eau, déplace un volume de liquide qui s'échappe par le déversoir et tombe dans un récipient gradué. Le volume liquide déplacé est exactement le volume du corps. Le rapport du poids et du volume donne la densité. C'est une détermination qui, répétée quelques fois, pourrait fournir des renseignements précieux sur l'état de santé générale.

Et maintenant, après ce qui précède, ce ne sera vraiment pas de notre faute si chacun ne se pèse pas en connaissance de cause.

HENRI DE PARVILLE.

FEUILLETON

LES FAUX MONNAYEURS AU XIXe SIECLE,

PAR CAMILLE BIAS.

DEUXIEME PARTIE.

LE COFFRET.

Alice garda le silence. Elle savait la triste nouvelle.

Alors il se redressa, la regardant en face, et dit rudement:

—Mais répondez donc!

Elle le prit dans ses bras, le berçant sous un baiser.

—Taisez vous, dit-elle. Il y en a qui vont mourir; il ne faut pas qu'ils sachent.....

—Ah! que ceux-là sont heureux! sanglotta le gamin.

Et sur le sein d'Alice, il pleura toutes les larmes que contenait son âme.

XI.

DEUX CHAMPIONS EN PRÉSENCE.

Contrairement à l'avis de son frère, le vicomte René de Bauralain était de retour à Paris. Le comte l'avait prévenu qu'il attendit quelques jours encore. Mais il avait hâte d'étaler son bonheur, et Mathilde, non moins impatiente que lui, poussait ce retour qui lui promettait le titre envié de vicomtesse de Bauralain. Elle reprit possession de l'hôtel de Jéhennes, et le préfet de S.... reparut avec l'auréole du prisonnier de guerre, et les sympathies agaçantes à tous ceux qui avaient souffert du joug prussien.

Ils n'avaient pu vivre tous les deux pendant six mois, seuls, loin de toute contrainte, sans qu'il en résultât des intimités complètes. Peut être Mathilde n'y eût-elle point consenti, si elle n'avait en en sa possession l'acte qui la faisait propriétaire de l'ancouville.—Mais que risquait-elle en donnant une preuve d'amour à son futur époux? Elle le sentait son seul, sérieux, et sa beauté, plus resplendissante que jamais, lui assurait sa constance. Ils durent se séparer pour ne pas inspirer de soupçons sur la captivité du vicomte, et rentrèrent l'un après l'autre dans la capitale, où bientôt se répandirent les bruits de leur prochain mariage.

Le comte n'était point guéri de son fatal amour pour sa pupille; sa passion, engourdie par l'absence, se réveilla terrible en revoyant Mathilde. Il eut le courage de lui imposer silence, mais la jeune fille, qui l'avait depuis longtemps deviné, semblait se faire un jeu des tortures de celui qu'elle appelait son bienfaiteur. Elle l'enjoignait de caresses, le remportait par des joies dont elle le forçait à entendre les confidences, se vengeant ainsi d'avoir été son esclave, et surtout de lui avoir livré le testament de la duchesse de Fauconville. Ses sourires étaient des coups de poignard, ses baisers des étouffements; elle le savait, et prodiguait sourires et baisers.

Lui aussi voulait hâter le mariage qui lui permettrait de ne plus la voir, en lui qu'elle avait le rôle de protecteur.

A ce supplice de tous les jours venaient se joindre quelques inquiétudes. Il ne recevait pas de nouvelles d'Amérique; plusieurs télégrammes, envoyés depuis la fin du siége à James Stoll et à Joseph Khun, étaient restés sans réponse. Ce silence étrange lui semblait menaçant. Il songeait à partir.

Le préfet de S..... s'opposait à ce départ.

—Cela retarderait mon mariage, disait-il, et Mathilde est impatiente.

Le comte céda; mais il était soucieux. Il rendit compte à son frère, qui l'écouta, à peine, de tous ses travaux de spéculation, sur la détresse de la France et la misère du peuple parisien; il avait augmenté sa fortune de six millions.

—Il te fallait une dot, dit-il, je te l'ai faite.

—Moi, toujours moi! dit le vicomte. Est-ce que tu ne vas pas enfin te reposer?

Le comte soupira.

—Frère, tu souffres?.....

Le vicomte avait déjà oublié que son frère aimait Mathilde. Pour lui, le sabotier était chose inconnue; Gaston n'avait qu'avoir qu'un caprice, puisqu'il y avait renoncé si aisément.

—Non; mais il reste quelques points sombre sur ta destinée, je veux les éclaircir.

—Je suis le plus heureux des hommes.

—Il faut que tu le sois toujours.

—Tant que tu seras là, puis-je donc souffrir

—Je ne le crois pas. Mais la mort peut me prendre, et il faut que je la suive en paix. As-tu envoyé ta démission.

—Oui; motivée par ma mauvaise santé. Après six mois de captivité, cela ne demande pas d'autre explication. Ces bons habitants de S.... vont me plaindre de toute leur âme, j'en suis sûr.

Le vicomte n'éprouvait pas un remords, pas un regret, n'avait pas un souvenir pour ceux qu'il avait fait massacrer.

—Je leur ai adressé, ajouta-t-il, des adieux touchants, pathétiques, qui vont me rendre légendaire et faire pleurer au moins deux générations.

—Et maintenant, que désires-tu encore, René?

—Rien pour l'instant, je l'avoue. Les six mois que je viens de passer dans une liberté absolue, sont les plus beaux de ma vie. L'existence paisible est décidément celle qui me convient.

Le comte sourit; il pensait: jusqu'à ce que tu t'en lasses. Mais alors, je serai là comme toujours, et j'aviserai.

Pour cet homme, il n'y avait qu'un être dans l'univers, mais il y en avait un dont son orgueil, autant que son amour, décélait la destinée.

—Je crois que tu peux vivre désormais en paix à Paris; l'avengle est mort.

—Enfin! fit René.

—Il faillait en finir. Cette existence gênait la nôtre, et de nouvelles hésitations nous eussent perdus. Mais cet homme a laissé ici des souvenirs, des attaches dont je dois encore me défier.

—Que peuvent les autres, lui n'étant plus!

—Ce Daniel, un fils naturel de mistress Donathan, espérait sans doute hériter, s'il parvenait à prouver l'identité de l'aveugle, de cette vicomtesse fortune si péniblement amassée pour toi. De là son acharnement. Il est parti pour l'Amérique au commencement du siége, et j'ai donné des ordres à James Stoll, qui a dû le faire arrêter au débarquement. Que s'est-il passé? Je l'ignore. Les correspondances ont été interrompues pendant longtemps, et, du reste, je n'avais aucun doute sur l'exécution de mes ordres. Mais Daniel est revenu; mes agents l'ont trouvé chez Mme Mathieu, où ils surveillaient depuis quelques jours l'aveugle, que j'y avais enfin découvert. Comment s'est-il échappé de la prison de New York, où il devait être enfermé?

—Qu'importe! il ne peut rien. La mort de l'aveugle le réduit à l'impuissance.

—Je l'espère. Mais j'aimerais mieux en être débarrassé.

Un domestique annonça James Stoll.

Ce nom fut suivi d'un silence, celui de la surprise.

Puis, M. de Bauralain dit avec calme:

—Faites entrer dans mon cabinet.

Le domestique sortit.

—James Stoll! s'écria le comte Je vais donc savoir le mot de cet énigme.

—Je vais chez Mathilde, dit le vicomte.

—J'ai commandé sa parure de noces, répliqua le comte, un chef d'œuvre tel que les perles et les diamants qui la composent n'en font pas le plus grand prix.

—Comme tu nous gâtes! fit René dans une caresse presque enfantine.

—Ne faut-il pas que je me donne un peu de bonheur? Va, et sois heureux, cher enfant. Quand j'aurai congédié James Stoll, je n'aurai plus qu'un but: hâter ce que tu désires.

Il renvoyait son frère, comme on renvoie un enfant, avec un jouet pour s'occuper d'affaires. René de Bauralain était resté le fils gâté de ses premières années, et s'en contentait. Il avait raison. Peut-être plus homme, aurait-il été moins aimé. Il y a des gens dont les affections ont besoin d'être protectrices pour rester fortes.

James Stoll attendait patiemment son maître. Il n'était nais ésé chaffait, avec l'aisance d'un homme que rien ne préoccupation n'assiége. A l'arrivé du comte, il se leva.

—Que se passe-t-il donc, mon cher James, demanda M. de Bauralain, que vous voilà à Paris?

—Qu'auriez-vous fait, M. le comte, si je n'étais venu?

—J'aurais encore envoyé deux télégrammes, et s'ils étaient comme les autres restés sans réponse, je serais parti.

—Il est été fâcheux que nous nous fussions croisés en mer. Avant de vous rendre à New York, vous avez besoin d'être instruit de ce qui s'y passe.

—En effet, il dort s'y passer d'étranges choses, puisque vous n'avez pas exécuté mes ordres.

—Joseph Khun est mort.

Le comte eut un mouvement de surprise. Il n'était pas au bout de ses étonnements.

—Il est mort assassiné.

—Par qui?

—Vous le découvrirez peut-être, monsieur le comte, lorsque je vous aurai raconté ma chose.

—Parlez.

—Vous étiez bien imprudent, monsieur le comte, en me donnant l'ordre de faire arrêter Daniel, accompagné de mistress Donathan, qui pouvait, poussée par son désespoir de mère, révéler tant de choses dangereuses pour vous et pour moi. La voie des tribunaux ne m'a jamais paru la meilleure, pour des gens qui ont à les craindre. L'audace peut jeter le gant aux hommes, mais il ne faut pas que son défi s'adresse à Dieu. J'ai eu peur de votre moyen, monsieur le comte, et je ne l'ai pas employé.

—Vous avez eu tort, puisque Daniel s'est échappé.

—Il était plus prudent, reprit James Stoll, sans répondre à l'observation, de se débarrasser du jeune homme et de sa mère, du moment où l'un vous gênait, et où l'autre ne vous était plus utile. Je crus pouvoir et de vous agir ainsi tant de temps à vous en apercevoir.

—Où voulez-vous en venir? demanda M. de Bauralain, sans colère, comme si la révélation de James Stoll fût une chose prévue.

—A un arrangement des plus raisonnables et des plus simples.

—Parlez.

—Quel est, approximativement, le total de votre fortune?

—J'avais l'intention d'en faire le relevé aujourd'hui même.

—Parlez-le toujours; je vérifierai les comptes et, ce travail fait, nous partagerons.

—En vérité!

—Oh! ce n'est pas pour moi. Je suis là de la vie et je veux en finir. Celui à qui vous donnerez la moitié de vos millions s'appelle Daniel Dufresnay.

—Et quand j'aurai donné la moitié de mes millions à Daniel Dufresnay, il faudra sans doute donner le reste à James Stoll, dit M. de Bauralain avec un éclat de rire presque bienveillant.

—Monsieur le comte, quand l'acte sera signé, je m'engage à me brûler la cervelle devant vous. Il ne manque plus que vous pouvez vous marier le croire. J'aime Daniel autant, plus peut-être, que vous n'aimez le vicomte de Bauralain, car il est mon fils, tandis que René n'est que votre frère; cela n'a réparer, envers lui et envers moi, même, trente années d'indifférence et d'oubli. Je l'aime avec l'ardeur d'une passion qui s'éveille d'un amour qui naît. Je me sens père, et je veux l'être en un jour pour vingt ans. Voilà pourquoi j'ai tué Joseph Kuhn, voilà pourquoi j'ai gêné Daniel; voilà pourquoi je veux que celui-ci soit riche et heureux. Je lui ferai la fortune, je donnerai de ma bonheur.

—Vous m'étonnez, je l'avoue, James Stoll, je vous croyais homme de réflexion et de prudence.

—Vous croyiez bien, monsieur le comte, et je vous l'ai souvent prouvé.

—Votre démarche d'aujourd'hui dément un passé acquis depuis de longues années.

—Je serais curieux de savoir en quoi.

—Vous oubliez trop, ce me semble, que derrière le masque de James Stoll, il y a le visage de James Parker.

—Que vous vous n'oubliez, monsieur le comte, le visage cacher derrière le masque de Gaston de Bauralain.

—Félix Dumont n'a rien à prendre, l'avengle étant mort.

—Et Félix Radèze pourrait-il en dire autant? demanda James Stoll, avec une expression de plus en plus bienveillante.

La foudre n'a pas d'effet plus prompt que n'en eût cette parole, dite avec douceur, presque humilité, sur M. de Bauralain. Il pâlit à la façon des gens frappés de congestion cérébrale, avec des perles de sueur aux tempes et des ondoiements dans le cerveau, chauffé à blanc. Cependant, telle était la puissance de volonté de cet homme, qu'il resta impassible. Il fallait être James Parker pour voir la fusion descendre entre cuir et chair, selon l'expression populaire qui dit si bien ce qu'elle veut dire.

—J'ai peur comme Félix Radèze, répondit-il avec tranquillité. Le pauvre homme est mort, et j'ai exécuté ses dernières volontés.

—Ainsi que celles de Marianne Lafolie, n'est-ce pas, qui vous a confié son trésor et son enfant?

—Vous parlez par énigmes, mon cher James.

—Je ne parlera cependant pas autrement; et comme je suis convaincu que vous me comprenez, je vous demande réponse à ma première question: Voulez-vous donner à Daniel la moitié de votre fortune?

—Non, certainement.

—C'est votre dernier mot.

—Je vous l'affirme.

—Eh bien, tant mieux pour lui; il l'aura tout entière.

—Vous êtes fou, mon pauvre James, dit le comte en se levant, et se rapprochant de la muraille, où étaient accrochés, dans l'angle que faisaient en se croisant deux fleurets, un revolver mexicain, aux ciselures artistiques et au manche incrusté d'argent.

—Prenez donc votre arme sans vous gêner ainsi, monsieur le comte, et tirez. Tenez, je ne ferai pas un mouvement. Visez juste.

Cette fois, James Stoll était moqueur, il défiait avec ironie.

Machinalement, presque sans le vouloir, M. de Bauralain décroche le revolver.

—Allons donc! fit James, on dirait que vous avez peur.

Le comte se tassait et posa son arme sur la table, où il s'appuyait de temps en temps; mais à portée de sa main.

—Est-ce que cette scène plaisanterie ne va pas finir? demanda-t-il.

—Elle finira quand vous voudrez, monsieur le comte; c'est vous qui en êtes le maître.

—Vous savez bien, James, que je possède toutes les preuves de vos antécédents, et que d'un mot je peux vous faire pendre.

—Aussi me garderais-je bien de parler comme je le fais, monsieur le comte, si je n'avais celle de votre passé, et si d'un mot je ne pouvais vous envoyer à la guillotine. Mais je m'aperçois que nous bavardons comme deux novices, que nous perdons un temps dont nous connaissons l'un et l'autre la valeur, et que nous n'avançons pas. Veuillez donc me répondre d'une façon précise, monsieur le comte: oui ou non.

En disant cela, James Stoll s'était levé, et, dans le mouvement qu'il fit, son regard se détourna de son adversaire; car c'était bien un duel, et un terrible, que celui qui venait de commencer entre ces deux hommes, dignes l'un de l'autre par l'intelligence, la volonté et la scélératesse. Et ce duel ne mettait pas seulement en jeu la vie des deux combattants. Quel que fût le vaincu, il devait entraîner dans sa chute d'autres morts.

(*A continuer*)

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE
avec escale à PLYMOUTH (G.-B.) pour le débarquement des passagers.
Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (salines pourvue de commodités électriques) partiront ou la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Merton street comme il suit:
VILLE-DE-PARIS, Durand, mercredi, 18 juillet.
LABRADOR, Sanglier, mercredi, 25 juillet.
Prix du passage pour le Havre.
Première cabine (vin compris).....$100
Deuxième — — .....$ 65
Troisième — — .....$ 35
Prix du passage pour Plymouth, Londres et toute autre station d'Angleterre:
Première cabine (vin compris).....$90 à $100
Deuxième — — $65
Troisième — — $35
BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX RÉDUITS donnant droit à l'embarquement soit en France soit en Angleterre.
Passage d'Entrepont avec aménagement spécial, comprenant vin, literie et ustensiles, $35 en courant, y compris le chemin de fer de la Nouvelle-Orléans à New-York.
Les paquebots marqués d'une astérisque ne prennent pas de passagers d'entrepont.
L. GRAND, Agent.
Gallier Court, Lettre H.
Nouvelle-Orléans.
4 mai

Compagnie américaine de steamers de Philadelphie.
Ligne de Philadelphie et de Liverpool.
La seule ligne de steamers transatlantiques portant le Pavillon Américain.
DEPARTS—Les Mardis sous les JEUDIS; de Liverpool, sous les MERCREDIS.
La ligne de steamers de l'Etoile Rouge, portant la malle de la Belgique et des Etats-Unis. Départs tous les quinze jours, alternativement, de Philadelphie et de New-York.
Seule ligne et seule ligne directe pour ANVERS.
Billets pour la Nouvelle-Orléans et toutes les parties de la Grande Bretagne et de l'Europe aller et retour.
Pour le passage et les autres détails, s'adresser à PETER WRIGHT & SONS, agence générale, 307 Walnut Street, Philadelphie.
Agents à la Nouvelle-Orléans.
A. K. MILLER & CO.,
Au No 25 de la rue Carondelet,
EDWARD D. YORKE,
au coin des rues Carondelet et Gravier.
23 avril—6m

Pour New-York directement.
Ligne des steamers Cromwell entre New-York et la Nouvelle-Orléans.
CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants:
ERICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
CORTES.
Le steamer ERICKERBOCKER, Kemble, commandant, partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse, JEUDI, 19 Juillet, à 12 h. A. M.
L'assurance sur argent est prise par cette ligne à 3/4 per cent.
Passage—Cabine.....$50.
— Entrepont.....25.
Bétail et excursion 50.
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour LIVERPOOL, BREMEN et le HAVRE.
Pour fret ou passage, s'adresser à ALFRED MOULTON,
Rue Carondelet, No 41.
mai—1m

ARRANGEMENT D'ETE.
Steamers partant à mille des Etats-Unis
—Mandeville et la Nouvelle-Orléans.
Pour Mandeville, Louisbourg, Madisonville et Covington.
Le beau steamer, CAMELIA, capitaine Wm. Hanover, partira pour les susdites villes le LUNDI et le JEUDI, à l'arrivée du train de 10 heures et demie du matin. Le LUNDI et le JEUDI, à quatre heures de l'après-midi; le MERCREDI, à 9 h. 30 m. A. M. et le SAMEDI à l'arrivée du convoi de quatre heures de l'après-midi; le DIMANCHE, à 9 h. 30 m. A. M. et à 4 heures de l'après-midi; le DIMANCHE MATIN, à l'arrivée du train de 10 heures et demie du matin. Le LUNDI et le JEUDI, à l'arrivée du train de 4 heures. Le bateau sera de retour le soir.
Les agents voyageurs auront reçu de frêt après le départ du train qui précède celui à l'arrivée duquel le steamer doit partir.
Les voyageurs sont priés régulièrement à ...
C. M. SORIA.
2 juin—jan Au No 20 de la rue de l'Union.

Excursion du dimanche et du mercredi.
Pour Mandeville, Louisbourg et Madisonville.
Le beau steamer CAMELIA, Très fin marcheur à basse pression et portant la malle des Etats-Unis, Capitaine HANOVER, fera des excursions régulièrement le DIMANCHE et le MERCREDI. Il partira de l'extrémité du chemin de fer Pontchartrain, au Lac, le DIMANCHE MATIN, à l'arrivée du train de 9 heures et demie, et le MERCREDI MATIN, à l'arrivée du train de 4 heures. Il sera de retour le même jour, à temps pour le train de soir, heures et demie allant en ville.
Prix du passage, une piastre, aller et retour.
Restaurant à bord.
Pour plus de détails, s'adresser à
C. M. SORIA,
Jamat No 20 de la rue de l'Union.

Paquebot de la Mille entre la Nlle Orléans et le haut du fleuve.
Trois départs par semaine de la Nlle Orléans.
Pour BENTURREAU, ASCENSION et Bon Secours, le bateau à vapeur MARY IDA, Capitaine J. A. RUIZ.
Part les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS, à 10 heures A. M. Retours les jours suivants pendant la journée.
Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à
W. J. COMAUX, 20 rue Conti.

M'étant joint au capitaine J. A. Ruiz, du Mary Ida, je fais savoir à mes amis et au public en général, que je suis prêt à recevoir frêt ou passagers, dont je me servirai pour toutes mes affaires. Je ne suis prêt de ne laisser aucun de mes amis sans voyage d'Amérique, ou de ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.
Friday evening's train makes no connection at Jackson for Choice.
Accommodation trains between New Orleans and McComb City.
Leaves New Orleans 3:30 PM Saturday, and 7:30 A M sunday.
Arrives in New Orleans at 9:50 PM Sunday, and 9:30 AM Monday.
Tickets for sale and information given at 22 Camp street, corner Common, under City Hotel.
A. D. SHELDON, Agent.
R. D. FROST, General Manager. 15 Jul 1877

GRAND CHEMIN DE FER DE LA Louisiane et du Texas, de Morgan.
Route de la malle des Etats-Unis entre la Nouvelle-Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas.
LE FERRY partira au pied de la rue Esplanade, tous les jours, à SEPT HEURES DU MATIN, et se rallera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Algiers à 8 Heures du matin.
Le frêt pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Labadieville et Lockport, sera transporté sur les trains de bateau à vapeur pour seule la somme de 12 cents par 100 livres.
Le frêt pour tous les points sur l'Atchafalaya et la Teche, et sous de Morgan City, est traité par le bateau.
Des coupons spéciaux sont mis en circulation entre les stations de Morgan City et Vermillion Bay, avec un agent spécial à bord du train, et un agent spécial à bord du bateau.
Les coupons spéciaux sont mis en circulation entre les stations de Morgan City et Vermillion Bay, avec un agent spécial à bord du train, et un agent spécial à bord du bateau.
Les billets de passage et de frêt après le départ du train qui précède celui à l'arrivée du bateau, se feront à bord du bateau.
Les trains partiront comme suit:
Le dimanche les trains partiront toutes les demi heures à partir de 2 h. P. M.
Les Dimanches, le train du matin à cinq heures du matin pour l'agrément des amateurs de pêche, chasse, etc.
Les passagers devant s'arrêter à Gentilly en avertiront le conducteur avant le départ du train.
Jet-avril—6m E. B. ROBINSON, receveur

Chemin de fer de la Nlle-Orléans et Mobile.
LIGNE DE MOBILE.
LA GRANDE ROUTE DE LA MALLE POUR L'EST ET LE NORD.
Deux trains express par jour, arrivent à la gare, au pied de la rue du Canal, et partent comme suit:
Départ. Arrive.
Express No 1, 5.30 P. M. Express No 2, 10.20 A. M.
Express No 3, 6.15 A. M. Express No 4, 9.50 P. M.
Train Omnibus, 3.15 P. M. Train Omnibus, 9.30 A. M.
Les wagons-salons de Pullman vont tous les jours à Montgomery, Louisville, Cincinnati et St. Louis, sans changement de voiture, et jusqu'à New York et les villes de l'Est avec un seul changement.
Les billets se vendent au bureau, angle des rues Camp et Common, en face du City Hotel.
J. W. COLEMAN, Agent de billets.
D. S. ROBINSON, Surintendant.
1 nov

THE NEW ORLEANS AND MOBILE RAILROAD—MOBILE LINE.
GREAT NORTHERN AND EASTERN MAIL ROUTE.
Double Daily Express Trains arrive and depart from depot, foot of Canal street, as follows:
ARRIVE
Express.....6.45 A. M. Express.....11.35 A. M.
Express.....9.20 P. M. Express.....11.35 A. M.
Coast Train.....3.15 P. M. Coast Train.....9.30 A. M.
Pullman Palace Parlor cars to Cincinnati, Louisville, Nashville and St. Louis, without change, and only one change to New York and Eastern cities.
Ticket office corner of Camp and Common streets, opposite City Hotel.
D. S. ROBINSON, Supt.
J. W. COLEMAN, Ticket Agent, Jerguson

GRANDE ROUTE DE JACKSON.
Ligne de chemin de fer de la Nouvelle-Orléans, St-Louis et Chicago.
A partir du 1er juillet 1877, les trains partiront de la station de la rue Calliope et y arriveront comme suit:
DÉPARTS. ARRIVÉES.
Express No 1, 6.30 A. M. Express No 2, 10.20 A. M.
Express No 3,